

Pour une préhistoire du coq gaulois

Madame Colette Beaune

Citer ce document / Cite this document :

Beaune Colette. Pour une préhistoire du coq gaulois. In: Médiévales, n°10, 1986. Moyen âge et histoire politique. pp. 69-80;

doi : <https://doi.org/10.3406/medi.1986.1021>

https://www.persee.fr/doc/medi_0751-2708_1986_num_5_10_1021

Fichier pdf généré le 30/04/2018

Colette BEAUNE

POUR UNE PRÉHISTOIRE DU COQ GAULOIS

En 1981, survenait une querelle assez comique entre le quotidien belge « *Le Soir* » et la revue « *Archistra* ». Le premier avait traité le coq gaulois de « malheureux volatile de basse-cour » qui n'aurait été choisi comme emblème national qu'à cause d'une vague homophonie dépourvue de sens (*Gallus* = le coq ou le Gaulois en latin). Pour le journal belge, le coq était un motif iconographique récent et factice. Seuls les drapeaux de la Révolution triomphante (en 1792-1793), ceux de la monarchie de Juillet auraient utilisé ce dessin, ignoré de l'Empire, qui préféra l'aigle, et de l'Ancien Régime ou de la Restauration, attachés au drapeau blanc. La première guerre mondiale en aurait ensuite imposé une diffusion générale (1). Emblème récent et emblème factice, que le coq gaulois ? Le Moyen Age en avait connu la signification ethnique et l'image, ou plus exactement il avait fabriqué deux images antithétiques de celui-ci ; celle défavorable des ennemis du roi de France et celle favorable mais plus tardive de ses partisans. Le coq gaulois avait un double langage, c'était une parole inversée mais ce n'était pas une parole dépourvue de sens. Au contraire, son ambivalence s'expliquait par la richesse foisonnante des références symboliques possibles.

L'Antiquité avait fait du coq et particulièrement du coq blanc un oiseau sacré, dédié aux Dieux, particulièrement à Jupiter et à Mercure. Cet oiseau solaire était pour les philosophes pythagoriciens ou platoniciens (Proclus et Diogène-Laërce entre autres) le symbole de la beauté, de la lumière et de l'immortalité de l'âme. Il était interdit de le consommer. Le Moyen Age ignore la plupart de ces textes et n'héritait guère que des passages des *Histoires Naturelles* de Pline (2) qui voyaient dans le coq un oiseau ardent et combatif, capable de mettre les lions en fuite.

La symbolique médiévale du coq se bâtit pour une bonne part en rupture avec l'Antiquité. Seuls, deux textes de l'Écriture mentionnent

1. BOUREAU (A.), *L'aigle, chronique politique d'un emblème*, Paris, 1985, p. 160 et 167-168. REY (J.), *Histoire du drapeau*, Paris, 1835, p. 116-137.
2. PLINE, *Histoire naturelle*, VIII, 52, X, 46-50, XXIX, 100.

le coq (3). Le *livre de Job* loue l'œuvre du Seigneur « qui donna l'intelligence au coq » pour lui permettre de discerner les heures et d'annoncer l'arrivée du soleil. Les évangiles de Mathieu, Luc et Jean racontent comment saint Pierre le soir de l'arrestation du Christ renia trois fois son maître avant que le coq ne chante, suivant la prédiction de Jésus. Alors ramené au droit chemin par le chant du coq, Pierre eut honte de sa conduite et pleura. Aussi, les premiers textes consacrés au IV^e siècle au symbolisme du coq par Prudence et saint Ambroise (4) font-ils de l'animal le type de la vigilance qui lutte contre les tentations et les démons de la nuit. En annonçant le soleil, il éveille tous les fidèles endormis dans le péché, il avertit le juste de rester dans la voie droite. Selon Prudence, il est la figure du Christ ressuscité des morts et comme tel, il annoncera le Jugement dernier, la dernière aurore. Plus lyrique, Ambroise voit le coq consoler le marin perdu dans la tempête, rendre l'espoir au malade, retrouver les égarés, remettre les hérétiques dans le chemin de la foi. Le coq figure donc souvent dans les premiers siècles de l'Eglise sur les lampes ou sur les sarcophages, signe de lumière et d'espoir de résurrection (5).

Les *Moralia in Job* de saint Grégoire marquent une évolution importante du thème. En effet, sans renoncer aux sens donnés par ses prédécesseurs, il opère une classification à l'intérieur même des textes scripturaires qui lui permet de joindre à chaque figure thématique un certain nombre de sens classés antithétiquement comme bons ou mauvais. Voyons concrètement comment il procède pour *Gallus* (6). Il part de l'exégèse du verset de Job pour lequel il se contente de répéter ce qui a déjà été dit. Mais il y joint deux sens favorables nouveaux appuyés sur deux passages de la Bible, qui jusque-là n'avaient pas été allégués. Les *Proverbes* (7) énumèrent trois animaux de fière allure qui font fuir les rois et leurs armées ; le lion, le zèbre (la Vulgate traduit le coq) aux reins ceints et le bélier. Grégoire en déduit que le coq circoncis met en fuite le lion, roi des animaux. *L'Apocalypse* vient à son secours (8) : « Il a vaincu le lion de Juda ». Le seul ennui, c'est que ce « il » renvoie au Christ de la Parousie et non au coq. On les rapprochait traditionnellement. Il n'en reste pas moins que Grégoire a très fortement sollicité la Vulgate. Il réintroduit ici, par le biais de ces approximations, des souvenirs antiques qui lui viennent de Pline. Le coq fait fuir le lion, la racine du mot *Gallus* est

3. JOB, XXXVIII, 36. MATTHIEU, XXVI, 69-75. LUC, XXII, 60-61. JEAN, XVIII, 17 et 25-27.

4. PRUDENCE, *P.L.*, t. 69, c. 775. AMBROISE, *Hexamaeron*, *P.L.*, t. 14, c. 240.

5. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. 3, p. 2886-2905.

6. GREGOIRE LE GRAND, *Moralia in Job*. *P.L.*, t. 76, c. 527-528.

7. PROVERBES, XXX, 31.

8. APOCALYPSE, V, 5.

castratio. Ayant ainsi couvert du manteau de l'Écriture des connaissances qui lui étaient étrangères, il peut conclure que le coq figure en ce monde les apôtres et leurs successeurs, les prédicateurs saints, qui ignorent les désirs charnels et veillent sur le peuple de Dieu. Le coq est donc lié ainsi à une catégorie particulière de clercs, ceux qui vivent dans le siècle au contact des fidèles. Les *Moralia* eurent un succès considérable et fixèrent pour des siècles nombre d'interprétations symboliques. Celle du coq ne fait pas exception. Les théoriciens postérieurs chercheront simplement à situer plus précisément dans le corps du clergé ces « *Galli precincti* ». Pour certains, ce sont les saints moines qui comme le coq chantent les heures et rappellent ainsi tout au long de la journée la passion du Christ :

« *Le blanc coq signifie
Hommes de sainte vie
Qui ainsi que Dieu fut mort
Annoncèrent sa mort.
Coq chante en son honneur
Les heures, nuit et jour.
Prime, tierce et midi
Pour ce chantent matines au matin
Quand Dieu ressuscita
Tierce quand Dieu fut en la croix levé
Midi quand fut en la croix navré...* » (9).

Pour d'autres les *Galli* sont les docteurs de l'Église, ainsi pour Raban Maur ou Rupert de Deutz (10). Les plus nombreux, de saint Eucher archevêque de Lyon à l'école de Saint-Victor et aux liturgistes du XIII^e (11) y voient l'image du prédicateur. Comme le coq, le saint prédicateur s'adapte à son auditoire, modulant sa voix selon qu'il chante les douceurs célestes ou décrit les tourments de l'enfer. Il porte au peuple la parole sainte avec d'autant plus de facilité qu'il est lui-même exemple de vie et se purge de ses mauvais penchants, comme le coq bat des ailes avant de chanter. Certes, il y a de mauvais coqs qui ne veillent pas et qui se taisent, laissant leur troupeau à l'abandon. Mais ils tomberont de leur *cathedra* comme le coq de son perchoir. Le coq est donc ici identifié au clergé séculier, de l'évêque au prêtre de paroisse dont le principal devoir est désormais le sermon public, destiné à enseigner les fidèles et à écarter toute déviation hors de l'Église. Rien d'étonnant, donc, à voir ce symbole

9. Philippe de THANN, *Le bestiaire de...*, éd. Hallberg (E.), Lund, 1900, p. 9-11.

10. Raban MAUR, *Allegoriae in Sacram Scripturam*, P.L., t. 112, c. 939. Rupert de DEUTZ, P.L., t. 167, c. 1730-1731.

11. EUCHER, *Liber formularum*, P.L., t. 50, c. 750. Hugues de SAINT VICTOR, *De bestiis*, P.L., t. 177, c. 33-36. Garnier de SAINT VICTOR, *Gregorianum*, P.L., t. 193, c. 73-75. Pierre LE CHANTRE, *Verbum abbreviatum*, P.L., t. 205, c. 198. Guillaume DURANT, *Rational des divins offices*, Lyon, 1565, p. 7.

de la vigilance cléricale orner les clochers à partir du IX^e siècle dans toute l'Europe occidentale (12). Des légendes populaires se chargèrent d'expliquer le fait. Dans le fabliau du *Vilain qui gagna son paradis par plaid* (13), saint Pierre furieux de la fanfare sonore d'un coq qui lui rappelle son triple reniement, envoie celui-ci s'empaler au sommet d'un clocher. Dans un conte espagnol, un jeune coq à la tête folle insulte saint Pierre et finit aux cuisines du roi. Trop brûlé, il est jeté et le vent le fixe au sommet de l'église du village, dédiée à saint Pierre (14). Dans la culture savante comme dans la culture populaire, le coq était donc lié au rôle des clercs qui encadraient les fidèles et les maintenaient dans la voie droite et dans l'attente du Jugement. Bien qu'il s'agisse là d'une image favorable, elle ne se prêtait guère à une utilisation ethnique ou patriotique.

En revanche, si l'on se tourne vers les auteurs profanes, l'image du coq change du tout au tout. Dans le vocabulaire courant, coquart signifie fanfaron, coquebert, niais ou sot et coqueter est un vice (15). Les grandes encyclopédies de sciences naturelles qui sont nombreuses au XIII^e siècle ne ménagent pas l'animal (16). Certes, on continue à faire venir *Gallus* de *castratio* (car, il est le seul animal qu'on châtre et ainsi devient-il chapon), mais on constate aussi que le coq de basse-cour passe sa vie à batailler contre ses rivaux pour la possession des poules. C'est l'animal préféré des Bestiaires d'amour (17). Il chante sans cesse l'amour sans désespérance le jour et avec désespérance la nuit. Il figure donc souvent sur le poing de la luxure, dont il est l'oiseau favori (18). Voilà en outre un animal belliqueux, voire même fanfaron. « Le coq est un oiseau de chaude et sèche complexion, car il est moult hardi et courageux et se combat pour ses gélines contre ses adversaires » (19). On peut donc l'associer à l'agressivité et à la colère (20). Vainqueur, il chante orgueilleusement son triomphe et tous désormais doivent lui obéir. Luxure, colère, souci d'une vaine gloire caractérisent le coq. La littérature n'offre pas du coq des portraits plus flattés. Les fabulistes en font le symbole de la

12. MARTIN (E.), *Le coq des clochers, Mémoires de l'Académie Stanislas*, 1903-1904, p. 1-40.

13. *H.L.F.*, t. 23, p. 213-214.

14. Cité dans MARTIN (E.), p. 16-17.

15. GODEFROY (F.), *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, Paris, 1883, t. 2, p. 293-295.

16. B.N. Lat. 523 A, Thomas de Cantimpré, *Liber de natura rerum*, f. 81-82 v. Vincent de BEAUVAIS, *Speculum naturale*, Douai, 1624, p. 1202-1204. Brunetto LATINI, *Le livre du trésor*, éd. Chabaille (P.), Paris, 1863, p. 222. Barthelemy de GLANVILLE, *Le grand propriétaire de toute chose*, Paris, 1556, f. CVIII.

17. Richard de FOURNIVAL, *Le bestiaire d'amour*, éd. Hippeau (Ch.), Paris, 1860. THORDSTEIN (A.): *Le bestiaire d'amour rimé*, Lund, 1941, p. 12-13.

18. MALE (E.), *L'art religieux à la fin du Moyen Age*, Paris, 1931, p. 329-333.

19. Barthelemy de GLANVILLE, cf. n. 16.

20. MALE (E.), cf. n. 18, p. 329-333.

folie ou de la sottise (le coq et la perle) (21). Dans le *Roman de Renart*, Chanteclerc est toujours la dupe du goupil qui l'attrape plusieurs fois et le tourne en ridicule devant la cour du roi Lion. Il se pavane sans se rendre compte du danger dont il n'est sauvé que par hasard, il est sensible à la flatterie et s'emporte facilement. Renart au bout du compte lui coupe la crête et lui mange la plupart de ses gélines. Certaines branches du *Roman* le font même tuer par Renart, lors de l'assaut du terrier de celui-ci (22). C'est donc un portrait ridicule. C'est pourquoi si l'on continue à dire parfois que le coq est aussi belliqueux que le lion ou fait fuir celui-ci, on attribue désormais cet exploit au basilic, cet oiseau mythique mi-coq, mi-serpent. Né de l'œuf d'un vieux coq couvé par un serpent, celui-ci symbolise les forces maléfiques (23). L'image du coq et de ses dérivés est, ici, définitivement devenue mauvaise.

C'est en fonction de ce regard laïc, qu'il faut interpréter la place du coq dans l'héraldique. Le coq est l'un des meubles possibles dans les armoiries d'origine animale. « Le coq est un oiseau hardi et courageux, parquoi il combat fortement contre ses ennemis et adversaires et quand il a obtenu victoire, il chante. Adonc porter le coq avec crête est signe de bon et fort batailleur, mais s'il n'a point de crête c'est que le porteur a perdu son heaume en bataille... » (24). Il est alors comparé à un chapon peureux. Bête à ongles et à bec, le coq est considéré par l'héraldique comme une bête armée, mais d'un rang bien moindre que l'aigle ou tout autre oiseau de proie. Aussi le trouve-t-on dans les armes parlantes (familles Galois, Gallais, Lecoq...) et dans les armoiries roturières. Il y a si peu de grandes familles à porter le coq que l'on considère dès le début du XVI^e siècle sa présence comme une présomption de roture ; « Aux écus et armoiries des gentilhommes, il ne serait pas convenable de voir un coq, une oie, un veau, une brebis ou tout animal bénin et utile à la vie, il faut que les marques et enseignes de la noblesse tiennent de quelque bête féroce et carnassière » (25).

Au XIV^e siècle, quand apparaissent lentement dans le royaume, les premiers et tardifs rapprochements entre la nation et le coq, celui-ci oscillait donc entre deux images contrastées et difficilement conciliables. L'image ecclésiastique première, où le coq symbolise la prédication quotidienne qui éloigne le démon et maintient vivante l'espérance de la fin des temps était favorable mais très difficile à

21. BASTIN (J.), *Recueil général des isopets*, Paris, 1930, t. 2, fables 1 et 63.

22. MARTIN (E.), *Le roman de Renart*, Strasbourg, 1882-1887, I. 279, I, 81 ; XI, 2043 ; XVI, 138 ; XVII, 1030-1397 ; XXII, 17-113.

23. Vincent de BÉAUVAIS, cf. n. 16.

24. Le coq dans le blason. *Archistra*, t. 49, 1981, p. 1-9. B.N. FR. 14357, *Traité de blason dédié à Charles VIII*, f. 37-38.

25. AGRIPPA (H.C.), *De incertitudine et vanitate scientiarum*, Paris, 1530, ch. 81.

adapter à une utilisation ethnique. L'image laïque et guerrière plus tardive était fort défavorable suivant les critères moraux du temps mais conforme à ce que l'on sait par ailleurs de la diabolisation progressive du monde animal au XIII^e siècle. Ni d'un côté, ni de l'autre, rien n'annonçait une symbolisation nationale, au point que si la France est bien à la fin du Moyen Age figurée outre les lys par un certain nombre d'animaux blancs (l'aigle, le cerf volant, le faucon), le coq est absent de cette emblématique choisie par les rois.

C'est que le coq est l'exemple paradoxal d'une emblématique qui n'a pas été choisie, mais imposée du dehors par les ennemis du royaume et qu'il a fallu ensuite intégrer à grand peine, en lui inventant les significations satisfaisantes qu'elle n'avait pas. Les écrivains latins avaient parfois utilisé le jeu de mots résultant de l'homophonie entre le coq et les Gaulois. César fait plusieurs fois allusion au caractère batailleur des Celtes et à l'existence du *tumultus gallicus*. Suétone raconte que lors de la révolte contre Néron du gaulois Vindex, on écrivit sur les murs de Rome cet épigramme :

« *Jam Gallos eum cantando excitasse* » (26).

Il excite les Gaulois par son chant, ce qui joue sur le double sens de coq = Gaulois et assimile le chant impérial à celui du coq. L'idée ne fut pas oubliée à l'extérieur du royaume. Le coq gaulois apparaît simultanément dans l'Empire et en Angleterre à la fin du XII^e siècle. Walter de Henley, un familier d'Henri II Plantagenet, dont les relations avec les Capétiens étaient tendues, écrit dans le *Romuleon* en 1175 que le *Gallus* symbolise le nombre infini des sots et des fous qui en toute circonstance montrent leur imbécillité (27). Les traductions et adaptations françaises remplacent prudemment ce *Gallus* par une poule qui elle ne peut désigner les sujets du royaume très chrétien ! Rupert de Deutz, évoquant la fin des temps liée à celle de l'empire, tonne contre la folie du *Gallus* qui s'élève contre les lois impériales et favorise la venue de l'Antéchrist. Il est difficile de n'y pas voir une allusion aux rois de France (28). Beaucoup plus tard en 1328, les Flamands révoltés contre Philippe VI déploient à Cassel un grand coq en toile peinte avec la légende :

« *Quand ce coq chanté aura
Le roi Cassel conquêtera* » (29).

26. SUETONE, *Vies des douze Césars*, éd. Ailloud (H.), Paris, 1932, t. 2, p. 192.

27. BASTIN (J.), cf. n. 21, p. 8.

28. Rupert de DEUTZ, cf. n. 10.

29. *Les Grandes Chroniques de France*, éd. Viard (J.), Paris, 1927, S.H.F., t. 9, p. 84. Guillaume de NANGIS, *Chronique et continuations*, éd. Géraud (H.), Paris, 1844, S.H.F., t. 2, p. 94-95.

Les chroniques précisent toutes que c'était « par moquerie et dérision du roi et de sa gent » qu'ils avaient ainsi prophétisé. Il s'agit donc bien dans l'esprit des Flamands d'un attribut ethnique ridicule, que leurs adversaires ne reconnaissent pas comme leur.

En fait pour trouver des exemples nombreux à partir du milieu du XIII^e de l'utilisation ethnique de l'image du coq, il faut s'adresser aux prophéties italiennes. Le genre est coutumier de l'obscurité et il est habituel d'y désigner les grandes puissances par des signes souvent animaliers. L'influence du Merlin incite à ces assimilations. Ainsi, la France d'abord désignée par *lilia* finit par l'être par *Gallus*. Les prophéties guelfes, favorables à Charles d'Anjou qui allait conquérir un royaume en Italie du Sud contre les descendants de Frédéric II avec le soutien pontifical n'appellent jamais celui-ci *Gallus*. Ainsi, si la plus connue de toutes, le *Karolus filius Karoli* qui connut une énorme diffusion du milieu du XIII^e à la fin du XVI^e siècle nomme encore *Gallus* le roi des Romains, *gallina* son épouse et *pullus* le jeune Conradin (30), les adaptations françaises de la prophétie omettent cette phrase. Par contre, les prophéties gibelines hostiles à la présence française en Italie utilisent toutes le coq gaulois (31), surtout quand l'aigle fut devenu l'emblème officiel de l'Empire avec l'avènement des Habsbourg.

« *Gallorum levitas Germanos justificabit
Italiae gravitas Gallos confusa necabit
Gallus succumbet, aquilae victricia signa
Mundus adorabit... »*

Cette prophétie qui prédit les victoires de l'aigle impérial et le massacre des Français à la tête légère comme les coqs fut réutilisée à chaque défaite française et servit en particulier à justifier les Vêpres siciliennes. Le coq est ici l'inverse dérisoire de l'aigle impérial.

Durant la guerre de Cent Ans, on retrouve la même utilisation anti-française du coq. Toute une série de prophéties insérées dans un manuscrit de Froissart blâme le coq ou lui prédit des lendemains sinistres (32) :

« *Pardus vastabit flores gallosque fugabit » ...*
« *Vix cum vitulli bis septem se sociabunt
Gallorum pulli tauro bellum renovabunt » ...*
« *Tota Gallia Gallo tedet, et in capite leonis coronabitur » ...*
« *Haec sunt pestiferae Gallorum signa ruinae » ...*

30. GRAF (A.), *Roma nella memoria e nelle immaginazioni dello medio evo*, Turin, 1883, t. 2, p. 489.

31. Holder EGGER (O.), *Italienische Prophetien des Mittelalters*, *Deutsches Archiv*, 1933, p. 125-126. REEVES (M.), *The influences of the prophetism in the later Middle Age*, Oxford, 1969, p. 526.

32. B.N. FR. 2677, *Chroniques de Froissart*, f. 138-140.

Ces quatre prophéties différentes mettent toutes face au coq Gaulois le fier léopard britannique. Certaines furent même retournées par les partisans royaux. Ainsi, la deuxième qui provient de la longue prophétie de Jean de Bridlington écrite en faveur du Prince Noir en 1363 fut utilisée pour annoncer l'arrivée de Jeanne d'Arc :

« *Vis cum vitulli bis septem se sociabunt
Gallorum pulli tanto nova bella parabunt
Ecce boant bella, portat vexilla puella* » (33).

De même, Perceval de Boulainvilliers faisait annoncer miraculeusement aux coqs en pleine nuit la naissance de la Pucelle (34). Le coq gaulois était donc apparu à l'étranger, surtout dans un genre de littérature bien particulier, les prophéties et avec une intention hostile. Les rares utilisations pro-françaises s'expliquent par la nécessité d'établir des contre-feux, en réinterprétant des textes connus et diffusés par l'adversaire. Les Français ne se reconnaissaient pas encore eux-même comme *Galli* à aucun titre.

Ils n'étaient ni des coqs ni des Gaulois. Français se traduit par *Françus*, dont les étymologies franc, libre ou noble sont toutes laudatives et les Gaulois appartinrent longtemps pour les sujets du royaume à l'histoire ancienne et non à leur propre histoire (35). Celle-ci ne commençait qu'au III^e siècle à l'arrivée sur le territoire des Francs qui venaient de Troie, comme les exilés conduits par Enée avait fondé Rome. La redécouverte des Gaulois fut extrêmement lente. Elle était pourtant la condition *sine qua non* de leur réintégration dans l'histoire nationale comme de l'adoption de l'emblématique coq gaulois. Jusqu'au milieu du XIV^e siècle, les connaissances sur la Gaule sont très réduites, même dans les milieux cultivés. Elles reposent principalement sur deux textes ; la *Guerre des Gaules* de César et la description des Gaules d'Isidore de Séville, qui donne comme étymologie à *Gallia* « *gala* », le lait en grec. Les Gaulois avaient donc la peau blanche, ils n'étaient ni des coqs, ni des circoncis ! Mais ces ouvrages latins adoptent une optique favorable aux Romains et non aux Gaulois vaincus. Le premier à avoir changé et de langue et d'optique est Raoul de Presles. Dans le prologue de la *Cité de Dieu*, qu'il traduisait pour Charles V, il incorpora tout ce qu'on pouvait savoir en son temps des Gaulois de la guerre des Gaules. Des miroirs historiques postérieurs ajoutèrent à son récit la préhistoire glorieuse des Celtes où Brennus, chef des *Galli Senonenses* allait conquérir Rome et proclamer : « Malheur aux vaincus ! ». Grâce à la redécouverte du texte de Justin, Brennus précédait donc Vercingétorix et une vue à peu près cohérente du passé gaulois en français était désormais accessible aux milieux cultivés. Aussi, les références

33. WRIGHT (Th.), *The prophecy of John of Bridlington*, Londres, 1861, p. 166, cf. n. 32.

34. QUICHERAT (J.), Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, Paris, 1849, t. 5, p. 114-121.

35. BEAUNE (C.), *Naissance de la nation France*, Paris, 1985, p. 24-38.

à la Gaule se multiplient-elles, tandis que l'image jusque-là très floue des Gaulois devient laudative. Vaillants guerriers, pieux et sages, ils ne furent vaincus que par leurs divisions et ne sont moins célèbres que les Romains que par manque d'historiens. A partir de 1475, les ouvrages entièrement consacrés à la Gaule se multiplient, comme le « *De antiquitatibus Galliarum* » de Paul Emile, qui réintroduit toutes les sources grecques relatives à l'expansion celte. Il ne restait plus qu'à coordonner ces Gaulois prestigieux et indigènes qu'on venait de redécouvrir avec l'histoire franque. Ce fut l'œuvre au tout début du XVI^e siècle de Jean Lemaire de Belges. Les Gaulois s'établissent en Gaule dès l'origine des temps. Puis, le fils exilé d'un de leur rois va fonder Troie avec de nombreux compagnons. Leurs descendants reviennent en Gaule au III^e siècle sous la forme des Francs rejoindre leurs lointains parents. L'histoire gauloise et l'histoire franque ne formaient donc qu'une seule histoire nationale continue et sans rupture. Vers 1470-1480, les Français eurent donc enfin les ancêtres gaulois qu'ils ne possédaient pas en 1400. Il était désormais urgent de repenser le problème du coq gaulois, qu'on avait jusque-là volontairement ignoré.

Dans un premier temps, celui-ci fit son apparition dans le royaume par le biais des traductions d'ouvrages italiens ou d'auteurs d'origine étrangère écrivant pour la cour de France. Le *De genealogia deorum* de Boccace, écrit vers 1374 fut traduit pour Charles V (36). Le coq blanc, dit-il, est l'animal de Mercure, celui que l'on offre au messager des Dieux. Les Gaulois aimaient beaucoup Mercure, protecteur des arts, des routes et des chemins. Le rapprochement entre les deux sortes de *Galli* est implicite, mais il existe. Christine de Pisan, fille d'un astrologue italien de Charles V fut probablement la première à appliquer l'image du coq au roi de France dans un texte en français. Elle compare Charles V qui veille sur ses sujets au coq qui veille sur la basse-cour (37). A la même époque, le duc d'Orléans possède des manuscrits où le coq blanc est représenté en compagnie de Mercure, tandis que sur d'autres, il figure toujours dans la marge des Apocalypses, suivant la tradition exégétique (38). En Italie, on redécouvrait progressivement en cette fin du Moyen Age les philosophes pythagoriciens et néoplatoniciens, perdus depuis des siècles et ceux-ci fournissaient des étymologies nouvelles et favorables à l'image du coq et plus précisément à celle du coq blanc de Mercure. Voilà comment le *Liber de exemplis* de Jean de San Gimignano (39) explique vers 1450 les significations du coq. Le coq désigne les prédicateurs saints, il est le témoin du Jugement dernier, mais le coq blanc a une valeur particulière. Il signifie

36. BOCCACE, *De genealogia deorum*, I. 7, ch. 36.

37. Christine de PISAN, *Le livre de la Paix*, éd. Willard (C.), La Haye, 1958, p. 154.

38. B.N. FR. 143, Jacques Le Grant, *Archilogae sophiae*, dédié à Louis d'Orléans, f. 112 v. ARSENAL 5066, f. 15.

39. Jean de SAN GIMINIANO, *Liber de exemplis*, Bâle, 1499, s.p., l. IV.

la grâce de Dieu, telle qu'elle existe chez les baptisés, les confirmés, les prêtres, les rois sacrés et tous ceux qui ont le cœur pur. Muni de la grâce de Dieu, on peut discerner les vrais sens de l'écriture et échapper aux embûches de Satan. En effet, le coq blanc fait fuir le dragon maléfique tout comme le lion. Ce bel effort d'adaptation en matière religieuse montrait la voie à suivre sur le plan politique.

Toutes ces raisons, la faveur croissante des Gaulois, les nouveaux sens accordés au coq blanc, la redécouverte des philosophes antiques qui célébraient l'oiseau solaire de Jupiter et de Mercure, expliquent que trois rois de France successifs aient choisi cet emblème pour signifier la nature de leur pouvoir et de leurs ambitions. L'*Opus davidicum* dédié à Charles VIII par le mendiant italien Jean Ange de Legonissa (40) commence par une page de garde, où deux coq blancs soutiennent l'écu de France et foulent aux pieds un lion et un renard. L'ouvrage comprend trois prophéties sur l'expédition d'Italie, où le roi *Gallus* sera victorieux et une longue comparaison entre les qualités du coq et celles du peuple français. « *Subdit illa Gallus...* » a pour thème la victoire du coq qui s'empare des deux empires oriental et occidental et vole au dessus du monde entier. Il excite sous ses ailes les hérétiques et les tièdes à revenir à la foi et rassemble ceux que la perfidie de Mahomet avait dispersé. Il battra les Turcs et tous les Infidèles. De ses ongles, il domptera tous les oiseaux rapaces qui s'attaquent aux poussins (le peuple français), de son bec acéré, il punira les envieux et couronné de la louange divine, comme d'une crête, il fera disparaître les incrédules. Les *Galli* seront honorés et le saint coq français lui-même périra en odeur de suavité. La deuxième prophétie a pour sujet les tribulations de la nef de saint Pierre qui ne trouve nulle part de port. Alors, apparaît le coq blanc acclamé de tous. Il sauve tous les fidèles et les conduit au port du salut. L'Antéchrist (le roi d'Aragon) est vaincu et jeté à la mer. La dernière « *Solet christianissimus rex* » ... décrit l'entrée en Italie comme le début de la Parousie. Les eaux envahissent toute la terre, le ciel et les étoiles s'obscurcissent. Par l'aide divine, le coq blanc vole au dessus des montagnes et des eaux et vainc ses ennemis. Alors, la grâce de Dieu irrigue à nouveau le monde, la joie, l'abondance et la vraie paix s'établissent. Le chapitre « *De natura Galli* » s'insère habilement entre le « *De natura Karoli* » et le « *De natura lilii* », entre la personne réelle du roi et sa personne symbolique. Le thème des prophéties s'y retrouve. La France est la reine des nations, comme le coq porte sa crête au dessus de tous les autres animaux. Sa mission est de vaincre les ennemis de la foi et de l'Eglise. Par la grâce de Dieu qui est en elle, elle ramène chacun sur le droit chemin. Le coq blanc est le signe de l'élection du roi et de la nation qui règneront sur le monde entier à la fin des temps. Cette interprétation messia-

40. B.N. Lat. 5971 A, Jean de Legonissa, *Opus davidicum* : Prophéties, f. 70 v., f. 72, f. 84-85, *De natura galli*, f. 57-58.

nique du coq blanc mêle plusieurs traditions ; celle des exégètes médiévaux (la France est un prédicateur et un guide collectif) celle de la culture laïque (la France est guerrière et nul ne peut lui résister) et celle toute nouvelle des Platoniciens (la France est grâce et lumière). Jean Ange de Legonissa avait réussi à adapter au contexte français un symbole venu d'ailleurs et à le pourvoir de sens hautement favorables.

L'*Opus davidicum* est un texte exceptionnel. Il n'en reste pas moins que l'habitude fut prise dans le royaume de désigner par *Gallus* le roi de France. Ainsi, en 1508, Martin Dolet (41) chante les triomphes d'Hercule et des Gaulois dont Mercure est le protecteur, puisque le coq lui est dédié. François de Mont (42), félicitant un peu plus tard la reine Claude de la naissance de son premier enfant parle des *Galli* qui attendent avec impatience l'arrivée d'un *pullus* (poussin) qui sera redouté de l'Europe entière. Symphorien Champier (43) célébrant les mérites de la Gaule donne concurremment les deux étymologies ; *gala* d'après Isidore et *Gallus* parce que les Gaulois étaient grands guerriers et éloquents.

Le nouvel emblème jouit d'une grande vogue dans l'entourage de François I^{er} (44), qui était né le 12 septembre (Vierge, ascendant Mercure). Au début de 1512, le *Libellus enigmatum* (45) composé par François Desmoulins figure le roi par un coq blanc, l'oiseau solaire de Mercure avec la légende suivante : « Le coq connaît les astres et indique les heures. Il commande à sa race et il exerce son règne partout où il se trouve... Il sera toujours craint du lion, le plus noble de tous les animaux ». Desmoulins s'inspire ici du *De Vita libri tres* de Marsile Ficin et du commentaire au Banquet de Platon de celui-ci (46). L'oiseau de Mercure qui connaît les choses divines est aussi le glorieux vainqueur du lion. La même année, l'*Odos monocolos* (47) figure le triomphe de la France sur le lion de saint Marc par un coq blanc qui foule aux pieds un lion. En 1521, la même image fait allusion à la victoire sur le pape Léon X (le lion) (48). Bien évidemment, dans l'Empire, chaque défaite française s'accompagnait de coqs (ou même de basilics !) foulés aux pieds par les empereurs, par le lion ou l'aigle (49). En 1531, dans un traité sur l'immortalité de l'âme dédié au roi par Amaury Bouchard, on retrouve le symbole du coq blanc justifié ainsi : « l'oiseau par lequel est votre nom et peuple signifié et entendu par toutes les

41. Martin DOLET, *Heroum*, Paris, 1508, s.p.

42. François de MONT, *De foetu Claudiae reginae*, Paris, 1517, s.p.

43. Symphorien CHAMPIER, *Duellum epistolare...*, Paris, 1519, c. iiii.

44. LECOQ (A.M.), *François I imaginaire*, thèse à paraître.

45. B.N. Lat. 8775, *Libellus enigmatum*, f. 4.

46. Marsile FICIN, *De vita libri tres*, Bâle, 1541, p. 189.

47. B.N. Lat. 8396, *Odos monocolos*, f. 2 v.

48. B.N. FR. 5504, *Épître au pape Léon X...*, f. 6.

49. TERVARENT (G. de), *Attributs et symbolique dans l'art profane (1450-1600)*, Genève, 1958, p. 112-113.

prophéties et histoires à pour sens l'immortalité de l'âme qui a la connaissance de Dieu » (50). L'auteur était un ami de Rabelais et l'on retrouve aussi le coq blanc dans le *Gargantua* : « Pourquoi le lion qui de son seul cri et rugissement épouvante tous les animaux révère le coq blanc ? Car ainsi, dit Proclus, la présence du soleil qui est l'organe de toute lumière est symbolisée au coq blanc par sa couleur et ordre spécifique. En forme léonine, ont été souvent les diables vus, lesquels à la présence du coq blanc tout soudain disparaissent » (51). En 1535, une traduction d'Élien, faite pour le roi trouve un nouvel argument en faveur de cet emblème (52). Thémistocle, avant la bataille de Salamine, aurait incité ses troupes à imiter la valeur guerrière et l'acharnement à vaincre des coqs qui sans avoir leur patrie à défendre l'emportaient en vertu sur les Athéniens. En mémoire de ce jour, il aurait fondé des combats de coqs annuels pour fortifier le patriotisme des nouvelles générations. Qui plus est, on finit par se figurer que le coq était l'emblème du roi et de la nation depuis les origines. Quand en 1550 on trouva à Lyon dans une sépulture antique une bague où un coq était représenté juché sur un char de triomphe tiré par deux lions, on crut le bijou gaulois. Le coq signifiait la religion et la vigilance passées des Gaulois grâce auxquelles le roi leur descendant l'emporterait sur le lion florentin et le serpent milanais (53).

On avait donc réussi vers 1550 à identifier coq, roi et nation. Certes, l'emblème avait été imposé du dehors, plus que choisi. Mais, on avait pu réadapter toute la symbolique médiévale, au départ très ambivalente. Elle avait été inversée pour servir la louange du nouvel emblème. Avec quelque difficulté, l'oiseau du clocher qui appelait à la prière était devenu l'oiseau solaire de Mercure, symbole de l'intelligence divine et de l'immortalité de l'âme. De l'image guerrière et laïque, on avait gardé la mise en fuite du lion mais le caractère souvent péjoratif de cette activité avait disparu, les *Galli* étaient le modèle de tous les patriotismes. L'inversion avait été permise, en privilégiant le coq blanc, un animal mythifié et en abandonnant plus ou moins les coqs vulgaires ou basilics aux significations péjoratives antérieures. Le succès en fut grand, tant que le roi s'appela François. Une double homophonie liait alors le roi et son peuple. François commandait aux Français, le *Gallus* était le premier des *Galli*. Puis vint un oubli, d'autant plus rapide que l'Église se méfiait de plus en plus des néoplatoniciens. Le coq allait pourtant encore s'inscrire sur les chapiteaux de la Galerie des Glaces, érigeant un ordre français face au ionique et au corinthien avant de devenir le tricolore emblème de la Révolution triomphante.

50. B.N. FR. 1991, *De l'excellence et immortalité de l'âme*, f. 8.

51. RABELAIS (F.), *Œuvres complètes ; Gargantua*, Paris, 1732, t. 1, p. 71.

52. ELIEN, *De natura animalium*, Lyon, 1535, éd. Gyllius (F.), p. 433-434, d'après ELIEN, *Variae historiae*, Paris, 1602, p. 48-49.

53. SYMEON (G.), *Le présage du triomphe des Gaulois*, Lyon, 1555, p. 1-9.